

chesse comme toute autre. La journée a vingt-quatre heures pour celui qui vit dans l'oisiveté comme pour celui qui travaille le plus activement ; mais ces vingt-quatre heures sont diversement employées. L'aisance et la misère dépendent de la manière dont chacun les dépense.

—00000—

INSTRUCTION.

C'est, pour le père de famille, une obligation sacrée que de donner ou de faire donner à ses enfants les premières notions qui peuvent avoir sur leurs moyens d'existence et sur la sagesse de leur vie une influence extrême. Ceux qui voudraient que la classe nombreuse croupit dans l'ignorance, sans doute ne voient pas que si leur système était juste, il faudrait regarder comme utiles à la prospérité publique que les moyens de multiplier les gens misérables, stupides et grossiers ; en d'autres termes, qu'il serait avantageux d'avoir une nombreuse population dans l'État. Une pareille théorie se réfute d'elle-même. Que les hommes de bonne foi jettent un coup d'œil sur l'Écosse et sur l'Espagne, et disent quel est celui de ces deux pays auquel il est à désirer que les autres ressemblent.

Lorsqu'on désire que les cultivateurs et les ouvriers sachent lire, ce ne doit pas être pour qu'ils lisent un grand nombre de livres : leur bon sens y perdrait autant que leurs travaux. Formons-nous des idées plus justes de l'instruction et de ses résultats. D'abord, les enfants pauvres sont garantis de l'oisiveté, du vagabondage, par les écoles élémentaires ; ils y contractent des habitudes de piété, d'ordre et d'application ; ensuite, leurs facultés intellectuelles y prennent quelques développemens. Des hommes qui ont appris à lire, à écrire, à calculer, alors même qu'ils n'ouvriraient pas un seul livre dans le cours de leur vie, seraient en général plus intelligens, et par conséquent plus habiles ouvriers, que ceux dont les facultés sont restées engourdies dans une épaisse ignorance. Enfin, il est des livres dont la lecture est indispensable. Des enfants qui suivent de bonnes écoles, sont ceux qui apprennent le mieux leur catéchisme. Devenus grands, ils sont en état de lire l'Évangile et quelques ouvrages à la portée du peuple. L'habitude de pareilles lectures influe sur les mœurs, et c'est une des plus propres à détourner des vices qu'entraînent le désœuvrement et l'ennui. Tels sont les résultats d'une première instruction sagement répandue.

J'ai vu des personnes qui cependant ne manquaient ni de sens ni d'esprit, craindre, par un singulier motif, l'enseignement populaire. Donnez de l'éducation, disaient-elles, au fils d'un laboureur ou d'un artisan, il laisse la profession de son père ; ainsi quand l'instruction sera générale, nul ne voudra plus exercer les métiers pénibles. Comment quelques esprits sont-ils assez légers pour être frappés d'une objection si futile ? Qu'un homme riche appelle dans son château l'enfant d'un cultivateur, l'élève avec son fils, lui fasse enseigner les langues et les arts d'agrément ; bientôt l'enfant dédaignera la vie des pères, il ne sera plus leur égal. Mais supposez que l'homme riche ait une générosité plus éclairée, qu'au lieu de donner au fils de son fermier une éducation brillante et dangereuse, il établisse pour le village une école élémentaire.

Là, il ne s'agira point d'études superflues et pour ainsi dire de luxe ; tous les enfans recevront des principes religieux et des idées morales, tous apprendront à lire, à écrire à compter ; on ne les excitera point à sortir de l'état de leurs pères, on les formera pour l'exercer ; l'égalité existera comme auparavant dans le village ; seulement, ses habitans seront plus occupés et plus intelligens, ils vaudront mieux : voilà tout.

Pour répandre l'instruction, il est nécessaire d'avoir de bonnes méthodes d'enseignement ; et ceux qui en inventent sont au nombre des bienfaiteurs de l'humanité. Cependant, le perfectionnement des méthodes a des improbateurs, non seulement sous le rapport politique, mais, ce qui est bien plus étrange, sous le rapport littéraire. Bien des gens répètent encore d'un air profond cette espèce d'adage : *on ne sait bien que ce qu'on a appris difficilement* ; si ce principe est exact, disait un homme d'esprit, il faut croire que les plus mauvais maîtres sont les meilleurs. Ce qui est vrai, c'est qu'on ne s'instruit qu'en donnant son attention. Les bonnes méthodes sont celles qui sollicitent avec succès l'attention des élèves, et qui n'ajoutent pas aux difficultés inhérentes à la nature des études, les difficultés plus grandes que font naître l'ignorance et l'inhabileté des pédans.

Lorsque, dans un état, il existe un bon enseignement élémentaire, on peut conjecturer que les autres parties de l'instruction publique seront bientôt améliorées. En effet, les esprits sont alors dirigés vers le perfectionnement des méthodes, et l'autorité protège leurs efforts : puis, les classes pauvres sortant d'une honteuse ignorance, les classes riches veulent s'éclairer de plus en plus, afin de garder toute leur supériorité. Noble concours vers le bien ! Spectacle tout opposé à celui que présentent ces États malheureux où les puissans abrutissent leurs inférieurs, pour se dispenser de s'instruire ! C'est empêcher les hommes de remplir leurs devoirs, afin de n'avoir point à remplir les siens.

Dans toutes les écoles, depuis les plus élémentaires jusqu'aux plus élevées, le grand but doit toujours être de pénétrer les âmes du double principe de l'Évangile. Si l'on inspire l'amour de Dieu et qu'on néglige l'amour des hommes, on fera des mystiques, des êtres inutiles ou dangereux ; si l'on inspire l'amour des hommes et qu'on néglige l'amour de Dieu, on donnera des vertus incomplètes qui laisseront leurs disciples sans force au milieu des obstacles et des revers.

Il est un âge où la raison est encore assoupie, mais déjà l'enfant a des affections, et c'est par elles qu'il faut le diriger vers le bien. Le bien, c'est tout ce qu'inspire le juste amour de ses proches, de ses maîtres, de ses jeunes amis, et le désir d'apaiser un chagrin ou de causer un plaisir. La faculté d'aimer est celle qu'il faut surtout développer dans l'homme, depuis l'époque où il n'offre à ses instituteurs que des affections confuses, jusqu'à celle où il porte, dans les hautes écoles de philosophie, une raison exercée,

—00000—

DE LA MINERVE.

MR. L'ÉDITEUR,

Veuillez, s'il vous plaît, insérer dans votre journal un